

## **Le mot juste** **dans *Se questo è un uomo* de Primo Levi**

Ce qui est *juste* est ce qui est fondé sur le droit. En appliquant la définition au lexique, on dira que l'utilisation d'un mot est *juste* quand l'usage est confirmé par le dictionnaire dont les exemples font jurisprudence. Ainsi le sens va-t-il d'un locuteur à l'autre, parce que chaque utilisateur de la langue recourt aux règles communes sanctionnées par la tradition.

Mais on dit aussi que le mot est *juste* quand on constate qu'il convient : soit au contexte qui l'entoure immédiatement soit à l'idée que le locuteur prétend exprimer. Le mot juste peut être trouvé d'emblée ; mais, souvent, il vient après qu'on a écarté une succession plus moins longue de mots impropres. C'est ce qui advient quand la mémoire fait défaut. Le locuteur, même s'il ne peut rappeler le mot qui lui manque, sait toutefois éliminer tous les termes qui se présentent à lui mais qui diffèrent de celui qu'il cherche. Cela signifie que l'expression procède autant par refus des termes inappropriés que par choix immédiat du terme propre. Le *vouloir dire* est défini par l'espace de silence qui entoure les mots inexacts. Et il n'est pas sûr que cet espace, à la fin, puisse être toujours comblé. Chacun sait d'expérience que, souvent, le mot juste n'est pas au rendez-vous, que l'expression est presque toujours entachée d'imperfection dès lors que la langue n'énonce pas un désir simple ou un besoin concret mais qu'elle est mise au service de concepts ou de faits nouveaux. À l'inverse, il y a une euphorie de l'expression heureuse, de celle qui sonne juste pour le locuteur autant que pour son auditeur. Mais elle n'est vraiment heureuse que si elle consacre la nouveauté d'un sens. Car il peut arriver que la pensée abdique devant la difficulté de se dire et qu'elle se plie dans les tournures consacrées par l'usage en renonçant à son originalité. La difficulté de la pensée

claire tient à sa nature contradictoire. Elle doit en effet trouver le mot à sa mesure mais conforme aussi à la tradition que sanctionne le dictionnaire.

La question du mot *juste* ne se pose pas en termes différents si, au lieu de pensée, il s'agit d'expérience. Il est facile de dire des sentiments banals parce que, en ce domaine, les expressions courantes ne manquent pas. Mais il est difficile de dire ce qui est unique, ce qui ne relève pas d'une expérience partagée. Et c'est sur ce point que la lecture de Primo Levi peut se révéler utile. En effet, au moment où il a voulu raconter l'expérience d'Auschwitz, il s'est trouvé devant cette contradiction : être entendu de lecteurs pour lesquels la réalité des camps de concentration était inconcevable<sup>1</sup>, et rester fidèle à la mémoire d'une réalité qui, en raison de son caractère extrême et nouveau, n'était pas inscrite au registre du langage<sup>2</sup>. Pour que le lecteur comprenne une expérience unique, il faut que les mots utilisés aient le sens que leur donne le dictionnaire. Le discours sera d'autant plus clair qu'il sera plus conforme à la norme. Mais le risque est alors que les mots, en renvoyant à des usages antérieurs, réduisent l'inconnu au connu en empêchant l'émergence de la nouveauté. Pour que le mot sonne *juste* à la fois à l'oreille de l'auditeur et de celui qui parle, il faut qu'il y ait concordance entre l'usage particulier du mot qui est fait par le locuteur, les usages sanctionnés par le dictionnaire et le référent auquel il renvoie. Dans le cas de l'expérience inouïe le discours ne peut pas être totalement *juste* parce qu'il faut ou bien renoncer à dire tout ou partie de ce qui est unique et monstrueux ou bien *fausser* le sens habituel des mots.

Levi sait la difficulté qu'il y a à dire l'exceptionnel tout en se conformant aux exigences d'une langue moyenne. À plusieurs reprises, il doit reconnaître qu'il ne parvient pas à trouver les mots justes. Il suffira de citer le chapitre *octobre 1944* de *Se questo è un uomo* où, constatant à quel point la langue est impropre à exprimer ce qui échappe à l'expérience commune, il écrit : « *De même que ce que nous appelons faim ne correspond en rien à la sensation qu'on peut avoir quand on a sauté un repas,*

1. Il ne faut pas oublier le choc que produisit, dans l'opinion, la découverte de la réalité des camps d'extermination dont l'horreur même en faisait quelque chose d'irréel et d'incroyable. Les survivants savaient qu'ils devaient convaincre le public, que celui-ci n'était peut-être pas disposé à recevoir leur témoignage. La pudeur de Levi participe aussi de cette volonté qu'il a de ne pas *trop* dire et de ne pas *tout* dire afin d'être d'abord compris.

2. La conscience de l'insuffisance de la langue courante pour exprimer la réalité des camps de concentration apparaît dès le chapitre II, intitulé *Sul fondo* : « *Allora per la prima volta ci siamo accorti che la nostra lingua manca di parole per esprimere questa offesa, la demolizione di un uomo* » P. LEVI, *Se questo è un uomo*, Torino, Einaudi, 1976, p. 36.

*de même notre façon d'avoir froid mériterait un nom particulier. Nous disons « faim », nous disons « fatigue », « peur » et « douleur », nous disons « hiver », et en disant cela nous disons autre chose, des choses que ne peuvent exprimer les mots libres, créés par et pour des hommes libres qui vivent dans leurs maisons et connaissent la joie et la peine. Si les Lagers avaient duré plus longtemps, ils auraient donné le jour à un langage d'une âpreté nouvelle; celui qui nous manque pour expliquer ce que c'est que peiner tout le jour dans le vent, à une température au-dessous de zéro, avec, pour tous vêtements, une chemise, des caleçons, une veste et un pantalon de toile, et dans le corps la faiblesse et la faim, et la conscience que la fin est proche. »<sup>3</sup>.*

Le paragraphe explicite deux caractéristiques essentielles de toute langue : d'une part il souligne l'inadéquation des mots dès lors que ceux-ci sont appliqués à une situation extrême ; d'autre part il rappelle qu'une langue se développe dans une situation sociale donnée et que son usage, donc, n'est vraiment approprié que dans le cadre de la société qui la parle. C'est la raison pour laquelle Levi, parfois, a recours au néologisme et, par exemple, utilise le terme de *Lager* à la place du mot *camp* dans la mesure où *camp* renvoie ordinairement à une réalité qui n'est pas celle de la déportation.

L'insuffisance des mots appartient à toute expérience d'écriture. *Joie*, quelle joie ? Il y en a de toutes sortes. *Douleur*, quelle douleur ? Il en est sans doute qui n'ont pas été nommées. Faute du mot *juste* – soit qu'il n'arrive pas jusqu'à la main de l'auteur, soit qu'il n'existe pas dans les archives de la langue – l'écrivain doit procéder par approximation : c'est-à-dire qu'il s'approche plus ou moins de ce qu'il veut dire. Et la satisfaction plus ou moins grande engendrée par les approximations est signe de la réussite plus ou moins grande de l'expression. Cette manière de poser le problème postule qu'il existe une pensée non formulée, un « vouloir dire » indépendant des énoncés qui l'expriment. Le postulat a sa justification dans l'expérience : la pensée retenue en deçà de la langue se

3. P. LEVI, *Se questo è un uomo*, Torino, Einaudi, 1983, p. 163 – 164. : « Come questa nostra fame non è la sensazione di chi ha saltato un pasto, così il nostro modo di aver freddo esigerebbe un nome particolare. Noi diciamo « fame », diciamo « stanchezza », « paura » e « dolore », diciamo « inverno », e sono altre cose. Sono parole libere, create e usate da uomini liberi che vivevano, godendo e soffrendo, nelle loro case. Se i Lager fossero durati più a lungo, un nuovo aspro linguaggio sarebbe nato; e di questo si sente il bisogno per spiegare cosa è faticare l'intera giornata nel vento, sotto zero, con solo indosso camicia, mutande, giacca e brache di tela, e in corpo debolezza e fame e consapevolezza della fine che viene ». La traduction française est celle de Martine Schruiffoneger, in Primo LEVI, *Si c'est un homme*, Paris, Julliard, 1987. C'est cette traduction qui sera désormais citée.

manifeste à la façon du nom oublié : elle ne sait pas se dire mais en même temps elle écarte les mots *faux* qui prétendraient l'exprimer : une première formule est rejetée comme tout à fait impropre, une seconde est jugée à peine plus acceptable. La pensée non dite n'affleure pas à la conscience mais celui qui écrit sait mesurer l'écart qui sépare tout énoncé qu'il produit de l'intention qui l'a fait naître. On pourrait appliquer à la pensée non formulée ce que Saint-Augustin affirme du temps : « *Quid ergo cogito ? si nemo quaerat, scio ; si quaerenti explicare velim, nescio* ».

La faim d'Auschwitz n'est pas la faim ; l'hiver d'Auschwitz n'est pas celui qu'on trouve décrit dans la littérature. Mais on peut s'approcher du sens en inférant à partir des mots du dictionnaire et à partir de l'expérience commune à laquelle ils renvoient ce qu'a été l'hiver dans les camps de concentration. L'écrivain suppose chez son lecteur une connaissance probable et, s'appuyant sur celle-ci et sur les mots justes qui l'expriment, il tente par une série de précisions et de corrections d'amener le lecteur à une connaissance nouvelle. Le lecteur a l'expérience de ce qu'est le froid, de ce qu'est la morsure du froid quand on doit rester longtemps dehors avec un vêtement beaucoup trop léger ; mais par *froid* il faut entendre une température en dessous de zéro, par vêtements trop légers il faut comprendre une simple veste de toile, par *longtemps* il faut imaginer une journée entière et il faut encore tenir compte de l'épuisement, et de la faim et de la proximité de la mort<sup>4</sup>.

Pour raconter une souffrance hors du commun<sup>5</sup> Levi a recours aux mots qui lui paraissent les moins impropres. Puis il en corrige l'inexactitude à l'aide d'autres mots, voire par l'utilisation de métaphores ou d'analogies. Cela signifie que, pour Levi, l'écriture n'est pas un instrument sans défaut. Au contraire il en connaît les insuffisances et il limite

4. La discussion est plus longuement développée par Levi dans *I sommersi e i salvati* qui est un peu l'appareil de notes de *Se questo è un uomo*. Dans le chapitre IV, intitulé *Comunicare*, Levi examine deux questions : celle de la communication entre les prisonniers à l'intérieur des camps et, plus brièvement, celle de la transcription dans le langage commun de l'expérience unique du *Lager*. Il écrit notamment ceci : « *Anche sotto l'aspetto della comunicazione, anzi, della mancata comunicazione, l'esperienza di noi reduci è peculiare. È un nostro fastidioso vezzo intervenire quando qualcuno (i figli!) parla di freddo, di fame o di fatica. Che cosa ne sapete, voi ? Avreste dovuto provare le nostre. Per ragioni di buon gusto e di buon vicinato, noi cerchiamo in generale di resistere alla tentazione di questi interventi da miles gloriosus (...)* » P. LEVI, *I sommersi e i salvati*, Torino, Einaudi, 1986, p. 69.

5. Donc spécifique et qui, par conséquent, demanderait un mot propre.

donc son ambition d'écrivain à les réduire sans jamais prétendre arriver à une expression parfaite. Il pose ainsi une question essentielle à la critique littéraire qui, généralement, exclut de son raisonnement le *manque* qui est à l'origine de toute expression. L'œuvre de Levi suggère une problématique différente : l'auteur constate l'imperfection des moyens d'expression, il avertit le lecteur du vice de forme, il l'invite à tenir compte du défaut et à faire un effort de *sens*.

Il n'y a pas que l'impropriété qui pallie l'absence du mot juste. Philosophes, historiens et scientifiques ont souvent recours au mot nouveau pour désigner un objet innommé. Mais, pour que le néologisme soit compris, il faut qu'il soit assorti d'une définition. Du point de vue du lecteur, la différence n'est toutefois pas essentielle entre le terme inexact, choisi par défaut, et le mot inventé, expliqué à partir du vocabulaire connu. Dans les deux cas, en effet, le sens n'est pas saisi immédiatement mais à la suite d'un détour. Levi joue des deux registres : parfois il opte pour le mot insuffisant (*la faim, le froid*) ; à d'autres moments il choisit le *Lagerjargon* mais il doit, dans ce cas, donner une définition des termes qu'il utilise<sup>6</sup>.

Les néologismes ne sont pas rares dans les livres de Levi. Il est significatif que le recours à une terminologie nouvelle a lieu lorsqu'il s'agit d'exprimer des expériences incommunicables, d'autant plus difficiles à raconter qu'elles pourraient paraître semblables aux expériences correspondantes vécues par les lecteurs. Un exemple est celui du verbe polonais *wstawac* que Levi utilise de préférence au verbe italien signifiant *se réveiller* pour empêcher que son lecteur fasse un faux sens en se référant à sa propre expérience du réveil. Dans une poésie écrite le 11 janvier 1946<sup>7</sup>, l'écrivain essaie d'expliquer le sens qu'il faut donner au mot *wstawac* en faisant observer que le sommeil des déportés était constamment troublé

6. Le concept de *Lagerjargon* est développé par Levi au chapitre IV de *I sommersi e i salvati*. Ce jargon naît d'une double nécessité : d'une part il est une sorte de *lingua franca* (ou, si l'on veut, de pidgin) utilisée par des prisonniers parlant des langues différentes, d'autre part il est un moyen de communication adapté à la réalité très particulière des camps.

7. P. LEVI, *Alzarsi*, in *Ad ora incerta*, Milano, Garzanti, 1990, p. 18. Que le sens du néologisme – ou, ici, du mot emprunté – soit précisé non dans une définition mais dans une poésie est significatif de ce qu'il faut entendre par *approximation* du sens : le moment du réveil auquel Levi se réfère ne peut pas être assimilé simplement à la peur du jour ou à la déception qui met fin au sommeil. Le réveil, c'est aussi la fin de ces rêves cruels et intenses qui sont ceux des prisonniers, la fin des rêves « *faits avec l'âme et le corps* ». Le réveil, c'est encore le premier commandement de la journée, c'est aussi etc. On ne peut pas définir simplement le mot *wstawac*, car le mot se réfère à une expérience complexe (malgré sa brièveté) dont Levi essaie de rendre compte dans un texte qui est davantage qu'un simple définition puisqu'il s'agit d'un fragment lyrique.

par l'« *attente et (la) terreur du réveil*<sup>8</sup> ». Ainsi l'emprunt au polonais a-t-il pour but de faire comprendre, par approximation, la réalité d'une expérience en invitant le lecteur à s'approcher du sens. Il y a toutefois une limite statistique à la création et à l'utilisation de néologismes. Car la multiplication de mots « inventés » aurait pour conséquence la formation d'une sorte d'idiolecte où la suite des mots, *justes* pour le locuteur, serait incompréhensible pour les auditeurs. Cela signifie que le sens doit être saisi dans la somme des approximations qui sont le lieu où viennent s'articuler les expériences de l'écrivain et de ses lecteurs.

Le terme inventé ou emprunté à une langue étrangère est surtout utilisé pour éviter les malentendus, pour remédier à l'incompréhension qu'entraînerait l'emploi d'un mot juste en dehors de son contexte social implicite. Levi sait que ce qu'il veut dire peut être trahi par l'utilisation « *des mots libres, créés par et pour des hommes libres qui vivent dans leurs maisons et connaissent la joie et la peine*<sup>9</sup> ». Hors du foyer, les mots ont nécessairement un sens différent. Les mots *faim* ou *fatigue* ne se réfèrent pas à la même chose selon qu'ils sont prononcés dans le cadre d'une société libre ou dans celui des camps d'extermination. Les « *mots libres* », écrit Levi en recourant à une métonymie, ne peuvent pas décrire la réalité concentrationnaire; il faudrait une langue particulière dont le lexique serait composé de mots *prisonniers* pour dire le froid, la faim et la fatigue des *Häftlinge*.<sup>10</sup>

En réalité, en choisissant un style classique, Levi amène le lecteur jusqu'à la limite où se côtoient le sens immédiatement saisissable des mots et le sens autre que ces mêmes mots visent à désigner. Cette frontière linguistique ne diffère pas de celle qui sépare la réalité du Lager de toute autre réalité et les déportés de tous les autres hommes. Plus généralement, la façon dont Levi utilise le mot propre pour faire entendre un sens qui est au-delà du sens immédiat, est un exemple de la manière dont le langage peut raconter des mondes inconnus en utilisant les mots se rapportant à l'expérience commune. Pour autant le texte reste peut-être en deçà de ce qu'il faudrait dire. La langue ne fonctionne bien qu'à l'intérieur du territoire qui est le sien. L'expérience nouvelle et la pensée radicalement neuve ne sont

8. « *Ma per tutta la durata della notte, attraverso tutte le alternanze di sonno, di veglia e di incubo, vigila l'attesa e il terrore del momento della sveglia (...)* ». P. LEVI, *Se questo è un uomo*, cit., p. 86.

9. Ibid., p. 164: « *Noi diciamo « fame », diciamo « stanchezza », « paura », e « dolore », diciamo « inverno », e sono altre cose. Sono parole libere, create e usate da uomini liberi che vivevano, godendo e soffrendo, nelle loro case* ».

10. C'est-à-dire un *Lagerjargon*.

pas immédiatement exprimables. Au-delà des situations communes, s'ouvre un champ inexploré qui ne peut être communiqué que par un usage prudent de la langue qui soit attentif aux limites de toute expression.

Levi, comme tous ceux qui ont survécu à l'holocauste, a toujours eu conscience de la difficulté dans laquelle il se trouvait de faire comprendre l'inimaginable. Chimiste de formation, il était également sensible au problème de la vulgarisation scientifique, c'est-à-dire de l'expression en termes usuels de questions ne relevant pas a priori de la langue courante. Mais cette préoccupation du vulgarisateur est aussi celle de tout écrivain qui vise à exprimer une expérience nouvelle. C'est en tout cas l'opinion de Levi pour qui la littérature, parce qu'elle a, entre autres fonctions, celle d'informer, ne diffère pas totalement des autres formes de communication du savoir. Pour lui, la fonction de l'intellectuel est unique quel que soit son domaine de spécialité. L'écrivain est un voyageur qui revient de régions inconnues et qui, par les mots qu'il emploie, amène ses lecteurs jusqu'à la limite où ceux-ci peuvent apercevoir, dans le lointain, le pays qu'il a exploré.

C'est cette métaphore que Levi développe dans une poésie intitulée *Pline*<sup>11</sup> écrite le 23 mai 1978. Dans ce texte, il fait l'apologie de Pline l'Ancien, alors résidant à Capri, qui, par curiosité scientifique, voulut s'approcher du Vésuve en éruption. Levi lui attribue le désir de passer la mer, de franchir l'écart qui sépare le connu (les livres, la science, le travail dans la bibliothèque) de l'inconnu (la nuée qui couvre le Vésuve, la pluie de cendre sur Pompéi). Pline déclare sa volonté de faire le voyage en direction du danger afin de pouvoir *écrire un nouveau chapitre* et, ainsi, accroître la connaissance. Le poète latin est, bien sûr, un double de

---

11. P. LEVI, *Plinio*, in *Ad ora incerta*, cit., p. 41 : « *Non trattenetemi, amici, lasciatemi salpare. / Non andrò lontano: solo fino all'altra sponda; / Voglio osservare da presso quella nuvola fosca/Che sorge sopra il Vesuvio ed ha forma di pino, / Scoprire donde viene questo chiarore strano. / Non vuoi seguirmi, nipote? Bene, rimani e studia; / Ricopiami le note che ti ho lasciate ieri. / La cenere non dovete temerla: cenere sopra cenere, / Cenere siamo noi stessi, non ricordate Epicuro? / Presto, approntate la nave, poiché già si fa notte, / Notte a mezzo meriggio, portentò mai visto prima. / Non temere, sorella, sono cauto ed esperto, / Gli anni che m'hanno incurvato non sono passati invano. / Tornerò presto, certo, concedimi solo il tempo/Di traghettare, osservare i fenomeni e ritornare, / Tanto ch'io possa domani trarne un capitolo nuovo/Per i miei libri, che spero ancora vivranno/Quando da secoli gli atomi di questo mio vecchio corpo/Turbineranno sciolti nei vortici dell'universo/O rivivranno in un'aquila, in una fanciulla, in un fiore. / Marinai, obbedite, spingete la nave in mare. »*

l'auteur: il est celui qui risque la mort pour porter témoignage<sup>12</sup>. Transcrire le chaos et la peur dans un récit apaisé, c'est l'ambition commune de Pline et de Levi.

Pour cela, l'auteur – témoin refait idéalement le voyage qu'il a déjà achevé et il conduit son lecteur à la frontière où il lui indique une direction, celle où peut être perçu le sens<sup>13</sup>. Le langage ne permet peut-être pas au lecteur d'accéder immédiatement à l'expérience mais le mot, malgré tout, est une empreinte dans laquelle s'entrevoit la forme de l'objet désigné. Cette fonction du mot est signifiée métaphoriquement dans une poésie du recueil *Ad ora incerta*, intitulée *La bambina di Pompei*<sup>14</sup>, écrite le 20 novembre 1978. L'occasion du texte est la découverte, dans les ruines de Pompei, du corps pétrifié d'une fillette, morte asphyxiée au cours de l'éruption de 79. La lave durcie est une sorte de calque du corps qui dit ce qu'a été la souffrance de la petite fille recroquevillée sur elle-même<sup>15</sup>. L'accès à la souffrance se fait par le biais d'une relation transitive : on passe de la trace (le calque) au corps et de celui-ci à l'idée de douleur. Dans *Pline*, précédemment cité, on a aussi une image de la transitivité avec le voyage qu'entreprend le poète latin au-delà du golfe<sup>16</sup>. La traversée du bras de mer est l'acte par lequel l'écrivain va *au-delà* de l'expérience commune et du langage qui en est l'expression. Mais la traversée est aussi une métaphore de la démarche du lecteur quand, à partir d'un mot, il accède à un sens puis à une réalité qui n'appartiennent pas au champ de son expérience. C'est aussi à la transitivité que fait allusion Levi à la page 116 de *Se questo è un uomo*, lorsqu'il écrit : « *Nous voudrions maintenant inviter le lecteur à s'interroger : que pouvaient bien signifier au Lager des mots comme « bien » et « mal », « juste » et « injuste » ? À chacun de se prononcer d'après le tableau que nous avons tracé et les exemples fournis ; à chacun de dire ce qui pouvait bien subsister de notre monde*

12. Si l'on admet que Pline est un double de Levi, la disparition du premier, tué par l'éruption du Vésuve, peut être interprétée comme le regret de Levi de ne pas avoir partagé le sort de tous ceux qui sont morts à Auschwitz.

13. Les deux premiers vers de la poésie, « *Non trattenetemi, amici, lasciatemi salpare. / Non andrò lontano : solo fino all'altra sponda* » sont une métaphore du sens qui part de la lettre et, après une rupture, conduit à l'autre rive.

14. P. LEVI, in *Ad ora incerta*, cit., p. 42.

15. Ibid., « *Sono passati i secoli, la cenere si è pietrificata/a incarcerare per sempre co-deste membra gentili. / Così tu rimani tra noi, contorto calco di gesso, / Agonia senza fine, terribile testimonianza (...)* ».

16. La transitivité est notamment indiquée par les verbes *salpare* et *trahettare*.

*moral en deçà des barbelés* »<sup>17</sup>. Pour que le lecteur puisse comprendre ce que signifiaient le bien et le mal à l'intérieur des camps, Primo Levi l'invite à déduire un sens à partir à la fois des éléments du récit et de son expérience individuelle (*notre univers moral*). Il le conduit à l'extrême limite des mots, pour que, s'appuyant sur ceux-ci, le lecteur s'approche de la réalité qui lui est interdite. Levi n'est pas le seul auteur à s'être interrogé sur la signification des mots lorsqu'ils sont utilisés en dehors des cas consacrés par l'usage. Le risque est qu'ils n'indiquent alors que des concepts illusoire ou des territoires fallacieux<sup>18</sup>; mais il peut arriver aussi que l'écrivain utilise les mots avec bonheur de telle sorte qu'ils soient des passeurs du sens<sup>19</sup>. Le mot, dit Caproni, est une « *porte blanche* » qui, « *de la transparence, porte/dans l'opacité...* » Parfois il s'agit d'une « *porte condamnée* » d'une porte « *aveugle qui mène/où on est déjà et arrachée/reste blanc-murée/intransitive...* ». La porte peut encore s'ouvrir sur un labyrinthe ou dans « *la stase du vague* ». Mais elle peut être aussi la fée Morgane qui donne accès à des espaces ignorés<sup>20</sup>.

En faisant de la porte la métaphore du mot, Caproni dit l'essentiel de ce qu'a été l'expérience poétique à partir du symbolisme<sup>21</sup>. Mais il souligne aussi les ambiguïtés et les impasses de mouvements littéraires qui, parfois, ont oublié que le mot peut ne conduire nulle part, qu'il peut

17. Ces lignes sont tirées du chapitre VIII, intitulé *Al di qua del bene e del male*, dans lequel Levi essaie de définir ce que peuvent signifier les notions de bien et de mal pour les hommes vivant à l'intérieur du Lager. « *Vorremmo ora invitare il lettore a riflettere, che cosa potessero significare in Lager le nostre parole « bene » e « male », « giusto » e « ingiusto »; giudichi ognuno, in base al quadro che abbiamo delineato e agli esempi sopra esposti, quanto del nostro comune mondo morale potesse sussistere al di qua del filo spinato* » P. LEVI, *Se questo è un uomo*, cit., p. 116.

18. Qui pratique l'écriture sait que la langue peut produire de pures illusions. Dans, *Falsa indicazione*, Caproni écrit : « *Confine diceva il cartello. / Cercai la dogana. Non c'era. / Non vidi, dietro il cancello, ombra di terra straniera* » (G. CAPRONI, *Falsa indicazione*, in *Il muro della terra (1964-1975)*, in *Le mur de la terre* trad. de Philippe Renard et Bernard Simeone, Paris, Nadeau, 1985, p. 101).

19. Symétrique de *Falsa indicazione* est le fragement intitulé *indicazione* (in *Il franco cacciatore*, ed. cit., p. 182) dont nous reproduisons le texte intégral : « *- Smettetela di tormentarvi. / Se volete incontrarmi, / cercatemi dove non mi trovo. // Non so indicarvi altro luogo.* » Le texte a, bien sûr, un contenu religieux mais il définit aussi la nature du sens qui, parfois est, ailleurs que dans le mot, dans une région indiquée par celui-ci.

20. G. CAPRONI, *La porta*, in *Il conte di Kevenhüller*, in *Le mur de la terre*, cit., pp. 216-219. La traduction citée est celle de Philippe Renard et Bernard Simeone.

21. Les symbolistes pensaient que la poésie « donnait accès » à une vérité située au-delà de la simple expérience sensible.

demeurer intransitif ou n'être qu'un mirage lorsqu'il ne dit rien d'autre que lui-même ou quand le référent auquel il donne accès n'est en réalité que le miroir de la langue. Aussitôt que vient à manquer le terme *juste*, l'expression devient incertaine. Elle doit alors se servir des nombreuses figures de rhétorique dont la fonction, justement, est de remédier au défaut de mot propre. Particulièrement typique est le cas de la métaphore qui, en substituant au mot manquant une impropiété fondamentale<sup>22</sup> – à savoir un terme qui ne doit pas être interprété à la lettre – donne une indication de sens qui reste toutefois réticente sur ce qui doit être entendu<sup>23</sup>.

À la figure de rhétorique, Levi et tous ceux qui, comme lui, utilisent l'écriture pour porter témoignage, préfèrent le mot juste, le terme univoque dont la signification est sanctionnée par le dictionnaire. Il y a un usage restreint des métaphores et des comparaisons<sup>24</sup> dans *Se questo è un uomo*<sup>25</sup>. Bien que le récit soit sous-tendu par une référence implicite à l'enfer, la métaphore est en partie démentie par l'écrivain car elle aurait pu se révéler trompeuse pour le lecteur<sup>26</sup>. Les mots du texte de Levi ont un sens qui n'est

22. L'hétérotopie.

23. Il y a réticence dans la mesure où le sens de la métaphore est ouvert et peut, par conséquent, donner lieu à des lectures différentes. Il y a pourtant des métaphores *justes* qui semblent d'emblée porteuses du signifiant manquant. On peut en donner un exemple en citant Levi qui, dans *I sommersi e salvati*, parle de *zone grise* pour caractériser les prisonniers qui, sans collaborer franchement avec les autorités des camps, essayaient toutefois d'obtenir de maigres privilèges. On voit pourquoi la métaphore est ici indispensable. Le lexique étant fondé sur un système d'oppositions, il est assez impropre à exprimer les limites floues, la continuité ou la progression. Entre *coupable* et *innocent* la langue ne connaît pas de troisième terme. Le manque est métaphoriquement désigné par la *zone grise*, espace dont l'extension est imprécise et à l'intérieur duquel les distinctions sont peu apparentes. La métaphore est d'autant plus juste que le vide qu'elle comble est saisissable par analogie avec d'autres champs lexicaux : de même qu'entre *chaud* et *froid* il y a *tiède*, entre *savoureux* et *mauvais* il y a *insipide*, de même on peut concevoir une catégorie intermédiaire entre *coupable* et *innocent*.

24. Plus encore que la métaphore, la comparaison explicite le défaut du mot propre auquel elle substitue un terme par analogie.

25. Levi, en revanche, recourt parfois à l'oxymore. C'est peut-être la figure qui marque le mieux le territoire du mot manquant dont le sens est quelque part *entre* les contraires.

26. Ainsi au chapitre intitulé *Sul fondo*, Levi, rappelant son arrivée au camp de la Buna et sa soif intolérable et l'interdiction qui est faite aux prisonniers de boire écrit : « *Questo è l'inferno. Oggi, ai nostri giorni, l'inferno deve essere così...* » (*Se questo è un uomo*, cit., p. 30) L'expression redondante *aujourd'hui, de nos jours* a pour but de corriger le sens induit par le mot *enfer*. Il ne s'agit pas de l'enfer religieux ou de l'enfer de Dante mais d'un enfer humain qui a donc quelque chose de commun avec l'expérience des lecteurs.

pas réductible à leur signification courante mais qui n'est pas non plus entièrement étranger à leur sens propre. Cet usage du lexique est cohérent avec ce que l'écrivain veut démontrer à savoir que la déportation est un phénomène qui, bien qu'il soit à la limite de l'humain et de l'inhumain, n'est toutefois pas en dehors de l'humanité. Levi amène son lecteur jusqu'au seuil où le sens des mots acquiert une autre valeur. La lecture suppose donc qu'il y ait toujours un travail de comparaison entre le sens propre et le sens qui est suggéré. Certains paradoxes de la réalité concentrationnaire sont expliqués par référence à l'expérience commune et, par conséquent, au sens courant des mots. Dans le chapitre I, qui est consacré à la souffrance, Levi essaie de faire comprendre que celle-ci, dans les camps comme dans toute autre situation, n'était pas absolue. Il fait appel à l'expérience du lecteur en lui faisant remarquer que, de même qu'il n'y a pas de bonheur parfait, il n'y a pas non plus de perfection dans le malheur et que, si les préoccupations quotidiennes gâchent le plaisir, elles divertissent aussi de la douleur<sup>27</sup>. En d'autres termes, l'expérience concentrationnaire, bien qu'irréductible à l'expérience commune, peut être expliquée à partir de celle-ci et il est possible d'en faire le récit grâce à une utilisation prudente des mots propres.

Mais il reste à définir les critères qui permettent à un locuteur de décider qu'un mot est *juste* (et que tous les autres sont, par conséquent, inexacts). Il faut encore partir de l'expérience du mot absent et de la série des synonymes par lesquels celui qui écrit ou qui parle essaie, par approximations successives, de donner un nom au terme manquant. C'est rétroactivement qu'on peut affirmer qu'un mot est juste quand celui qui l'utilise constate que ce mot exprime exactement le « vouloir dire » qui est la cause de tout acte de langage<sup>28</sup>. Il faut aussi remarquer que l'idée de mot

27. P. LEVI, *Se questo è un uomo*, cit., p. 23: « *Tutti scoprono, più o meno presto nella loro vita, che la felicità perfetta non è realizzabile, ma pochi si soffermano invece sulla considerazione opposta: che tale è anche una infelicità perfetta. I momenti che si oppongono alla realizzazione di entrambi i due stati-limite sono della stessa natura: conseguono dalla nostra condizione umana, che è nemica di ogni infinito. (...) Vi si oppongono le inevitabili cure materiali, che, come inquinano ogni felicità duratura, così distolgono assiduamente la nostra attenzione dalla sventura che ci sovrasta, e ne rendono frammentaria, e perciò sostenibile, la consapevolezza.* »

28. Il peut sembler logique d'exclure ce *vouloir dire quelque chose* du champ de l'investigation littéraire puisqu'on postule qu'il est pleinement reconnaissable dans le texte écrit et que la motivation de la page, outre qu'elle échappe à toute investigation, présente peu d'intérêt. Mais Levi fait trop de place à l'urgence de raconter pour que la question puisse être éludée. Significativement le premier chapitre de *I sommersi e i salvati* est introduit par une citation de Coleridge qui explique la nature de ce besoin qui pousse le naufragé à « vouloir dire » c'est-à-dire à faire le récit des aventures qu'il a traversées.

juste n'a de sens que par rapport à un contexte, qu'il s'agisse d'une phrase, d'une proposition ou d'un syntagme. Pour essayer de déterminer les circonstances qui font qu'un locuteur et ses auditeurs reconnaissent une expression ou un mot comme *juste* nous nous appuierons sur l'analyse d'un exemple, celui de l'expression « *journées immémoriales* »<sup>29</sup> que Levi utilise pour décrire les journées, toutes identiques, qui étaient celles de la captivité. L'expression est juste parce que son sens vient de l'expression contraire *journée mémorable*. Un jour est mémorable quand il est marqué par quelque événement extraordinaire destiné à rester dans le souvenir. Les récits qui se rapportent au passé racontent la succession des faits mémorables. La difficulté de raconter la déportation résulte en partie du fait que le souvenir, perturbé par l'absence de chronologie<sup>30</sup>, ne conserve que l'image d'une durée confuse assez impropre à la narration. L'adjectif *immémorial* renvoie donc au souvenir à la fois précis et indistinct des journées « hors du temps » passées à Auschwitz. Ici, l'adjectif « *immémorial* » ne signifie pas vraiment « très ancien », « très éloigné dans le temps », il tire plutôt son sens de l'opposition « *memorable/immémorable* »<sup>31</sup> et le mot est compris par le lecteur dans la mesure où ce dernier en déduit le sens à partir de la signification du mot contraire. Mais il faut encore montrer pourquoi, pour Levi, comme pour son lecteur, l'expression, quoique peu conforme au dictionnaire, est tout de suite reconnue comme « juste ».

Le mot juste doit répondre à au moins deux critères : il doit avoir le sens que lui donne le dictionnaire et en particulier son sens premier ; il doit en outre être à sa place au moment où il apparaît dans un syntagme ou dans une séquence. Mais pour que le mot employé dans son sens étymologique ou littéral soit reconnu comme étant « à sa place », il faut qu'il réponde à une attente plus moins claire du lecteur. Or l'attente est produite par les phénomènes d'isotopie. Dans le cas de Levi, l'unité du livre est assurée par la redondance sémantique du thème de l'indistinction : confusion des langues<sup>32</sup>, similitude des visages et des corps, frénésie des mouvements, monotonie des heures et des jours, couleur uniforme des lieux. Au fil de

29. « *Passarono tre giorni, tre dei soliti immemorabili giorni (...)* ». LEVI, *Se questo è un uomo*, cit., p. 138.

30. Sauf dans le dernier chapitre où le retour de la chronologie coïncide avec la fin du système concentrationnaire.

31. Mieux que la langue française, la langue italienne montre que « *immémorable* » doit s'entendre comme le contraire de « *memorable* ».

32. Levi parle de « *Torre di Babele...Babelturm, Bobelturm* » *Se questo è un uomo*, cit., p. 99-100.

la lecture l'homogénéité du discours est saisie et celle-ci crée l'attente de termes en accord avec la cohérence thématique. Tout nouveau mot contribuant à la cohésion du texte ou, selon les cas, produisant un effet d'hétérotopie, est alors immédiatement perçu comme sonnante juste<sup>33</sup>.

L'attente est en grande partie définie par le contexte. Mais, dans *Se questo è un uomo*, elle est également déterminée par la tension morale qui est la cause même du livre. L'analyse est sans doute plus difficile à ce niveau. Nous essaierons cependant de l'amorcer en étudiant comment Levi utilise toujours des mots « justes » quand il parle des autres déportés<sup>34</sup>. Le soin qu'il met pour caractériser les personnages est tout particulièrement évident quand il fait des portraits. Les descriptions de personnes sont nombreuses parce que, d'une certaine manière, elles sont la raison du témoignage de l'écrivain. Nous avons souligné l'importance du thème de l'indistinction dont une des formes est, pour l'individu, la perte de l'identité qui donne lieu à un développement au chapitre II, intitulé *Au fond*<sup>35</sup>. La dépossession ne concerne pas que les objets personnels elle s'achève par la perte du nom propre qui s'ajoute à la confusion des langues et au remplacement de la parole par des commandements criés. Redonner leurs noms aux prisonniers c'est, pour Levi, réparer le tort qui leur a été fait; c'est les tirer de l'indistinction à laquelle le système concentrationnaire les avait condamnés. Le devoir de mémoire n'est pas seulement l'obligation de faire connaître au public de l'après-guerre la réalité extrême du Lager. Il répond aussi au besoin de redonner une individualité, un visage et un nom à ceux que le régime nazi avait voulu anéantir.

Les très nombreux noms propres qu'on relève dans *Se questo è un uomo*, mais aussi dans *La Tregua*, ne sont pas seulement la marque du souvenir. Ils participent d'un projet rationnel fondé sur l'intelligence des

33. À l'isotopie sémantique s'ajoute une isotopie grammaticale marquée par la non distinction des temps et le passage fréquent du *passato remoto* au *passato prossimo* et au présent. L'immémorabilité empêche une construction chronologique rigoureuse.

34. N'oublions pas que le livre est dédié à leur mémoire.

35. « (...) *dobbiamo correre fino ad un'altra baracca, a un centinaio di metri. Qui ci è concesso vestirci.*

*Quando abbiamo finito, ciascuno è rimasto nel suo angolo, e non abbiamo osato levare gli occhi l'uno sull'altro. Non c'è ove specchiarsi, ma il nostro aspetto ci sta dinanzi, riflesso in cento visi lividi, in cento pupazzi miserabili e sordidi. Eccoci trasformati nei fantasmi intravisti ieri sera.*

*Allora per la prima volta ci siamo accorti che la nostra lingua manca di parole per esprimere questa offesa, la demolizione di un uomo » (Se questo è un uomo, cit., pp. 36).*

distinctions. C'est pourquoi une caractéristique du style de Levi est sa très grande attention à la singularité de l'individu. Dans cette perspective, l'emploi du mot juste est l'exigence essentielle d'une écriture qui, en refusant toute confusion, prétend dire la spécificité des objets qu'elle décrit. L'utilisation du mot juste est encore plus importante quand il s'agit de caractériser un personnage car ce n'est plus seulement la justesse qui est en cause mais aussi la justice. À aucun moment Levi n'oublie que ceux dont ils parlent ont été exterminés, qu'il les a connus dans des conditions extrêmes et que les quelques mots par lesquels il leur donne un nom et un visage doivent leur rendre la dignité qu'on leur avait prise. En même temps, il ne veut pas que les différences soient estompées dans une commémoration de manière<sup>36</sup>. Le mot juste est donc celui qui dit les particularités individuelles, positives ou négatives, sans être jamais offensant.

L'exercice est particulièrement difficile et risque de produire les malentendus. En effet, la connotation des mots n'est communicable que si les interlocuteurs ont en commun une même échelle de valeurs. Sans celle-ci, le mot donne lieu à des connotations différentes qui entraînent des incompréhensions<sup>37</sup>. C'est pourquoi, dans *Se questo è un uomo*, Levi évite de faire le portrait des prisonniers de la *zone grise* dont il parlera plus longuement dans *I sommersi e i salvati* après que le temps aura passé. Pour éviter les méprises, il choisit de rappeler d'abord le souvenir de ceux qui ont su manifester, pendant le temps de leur captivité, des qualités de courage ou de générosité<sup>38</sup>. Et, dans chaque cas, il choisit des termes susceptibles de

36. Dans *I sommersi e i salvati* (cit., p. 54) Levi écrit cette phrase particulièrement significative : « *E poi, per fortuna, gli esseri umani non sono tutti uguali* ». L'écriture de Levi vise à respecter les caractères propres à chaque personne. Alors que le discours raciste efface les différences individuelles pour ne considérer que les stéréotypes attribués à un groupe humain ou à une race, le discours antiraciste est d'abord un discours sur les caractéristiques propres qui ne subordonne pas les particularités aux généralités.

37. On trouvera, aux chapitres VII et VIII de *Il sorriso dell'ignoto marinaio* de Vincenzo Consolo, une réflexion sur la difficulté d'écrire « en termes justes ». Consolo fait des remarques similaires à celles que nous formulons.

38. Par exemple Schlome, jeune garçon juif polonais, qui prend le temps d'adresser la parole à Levi alors que celui-ci vient d'arriver à Buna-Monowitz et, apprenant que l'auteur est israélite, « *si alza, (gli) si avvicina e (lo) abbraccia timidamente* » (*Se questo è un uomo*, cit., p. 43). Et voici le portrait, très court, que fait Levi : « *Non ho più rivisto Schlome, ma non ho dimenticato il suo volto grave e mite di fanciullo, che mi ha accolto sulla soglia della casa dei morti* » (Ibid., p. 43). Comme nous l'avons indiqué, le mot juste est celui dont l'attente est produite par les relations lexicales à l'intérieur du texte. Ainsi *fanciullo* est appelé par au moins deux éléments lexicaux qui sont l'âge de Schlome et son affection *timide*.

caractériser précisément les individualités. Ainsi le mot juste redonne-t-il leur personnalité propre à ceux que le système concentrationnaire voulait rendre indistincts<sup>39</sup>. Par là il est aussi un moyen de rendre justice.

Contre l'indifférence, l'écriture de Levi retrace des visages et isole des traits de caractère. Des journées toutes égales, elle extrait tel ou tel événement en amorçant une chronologie. Le fait de raconter est un acte de réparation par lequel sont récupérés les destins individuels que le système concentrationnaire voulait broyer dans une même tragédie collective. L'écriture de Levi n'est pas généralisante. Elle rend compte des singularités. La quête du mot juste participe de cette attention de l'écrivain pour tout ce qui est unique. Pour lui, la langue ne prévaut pas sur la réalité : c'est l'expérience qui prime et la parole doit avant tout décrire des objets distincts. C'est pourquoi les descriptions occupent l'essentiel des ouvrages de Levi. Il ne veut pas tirer de conclusions anticipées sur le système concentrationnaire. Il cherche d'abord à en faire un compte rendu aussi complet et aussi exact que possible. Cette façon d'écrire qui contraint la langue au respect des règles, au respect du détail et au respect du lecteur évacue, autant qu'il est possible, les purs effets de rhétorique. Levi est un écrivain trop conscient pour ne pas avoir une profonde méfiance à l'égard de la

---

39. Utiliser les mots justes, c'est, pour Levi, une manière de rendre justice à ceux qu'il a côtoyés à Monowitz. Ainsi, au chapitre intitulé *Iniziazione*, l'écrivain présente-t-il Steinlauf avec les termes mêmes que celui-ci aurait souhaité entendre prononcer à son sujet : Steinlauf, ancien sous-officier de l'armée austro-hongroise, continue à se soumettre à des règles de vie très strictes pour échapper à la dégradation morale. Levi se réfère à Steinlauf en le nommant « *il già sergente Steinlauf dell'esercito austro-ungarico, croce di ferro della guerra '14-18* » (p. 56). La formule est celle qu'aurait utilisée Steinlauf pour se présenter. Il est un soldat et il en garde la dignité même à l'intérieur du camp. Un peu plus bas, faisant allusion à la leçon de morale que lui impartit Steinlauf, Levi parle de « *il suo discorso piano di buon soldato* » C'est à nouveau le terme de soldat qui définit le sous-officier autrichien. L'expression *bon soldat* est celle que ses supérieurs hiérarchiques auraient employée pour caractériser leur subordonné. Le discours du *bon soldat* Steinlauf est *piano*, c'est-à-dire clair et intelligible, car c'est le discours d'un homme honnête. Plus loin encore Levi, dans une apposition, définit Steinlauf « *uomo di volontà buona* ». Il ne s'agit pas de bonne volonté. Bien au contraire le sous-officier autrichien est un homme *de volonté*, un homme dont la volonté est orientée vers le bien (*volonté bonne*). Enfin, Levi parle de la *sagesse* et de la *vertu* de Steinlauf. Les deux mots s'éclairent l'un par l'autre : la vertu est celle du soldat ; la sagesse est celle qui est liée à la vertu militaire. Tous les termes utilisés pour parler de Steinlauf se rapportent à sa vocation de soldat. On voit encore comment la notion de *mot juste* est liée à celle d'isotopie. Le mot n'est pas juste a priori. Il l'est lorsqu'il donne de la cohérence au texte, lorsque le sens du mot est cohérent avec la signification du contexte.

langue et de ses artifices. Il la met au service du singulier dont il n'efface jamais les caractéristiques propres dans un propos général ou extrapolé.

Il n'est pourtant pas possible de réduire *Se questo è un uomo* à un simple témoignage. Le titre indique que l'ouvrage est aussi une réflexion qui essaie de prendre en compte le phénomène de la déportation pour corriger, si nécessaire, la conception que notre siècle s'était faite de l'homme avant que n'eussent lieu les deux guerres mondiales et la pratique du génocide. L'interrogation formulée dans le titre n'est pas un artifice, c'est-à-dire une fausse question appelant une réponse nécessaire. Le titre, tiré d'une brève poésie placée en tête de l'ouvrage, est une question posée aux lecteurs auxquels Levi s'adresse en les apostrophant : « *Vous qui vivez en toute quiétude/bien au chaud dans vos maisons/Vous qui trouvez le soir en rentrant/La table mise et des visages amis, : / Considérez si c'est un homme/Que celui qui peine dans la boue, / Qui ne connaît pas de repos/Qui se bat pour un quignon de pain, / Qui meurt pour un oui ou pour un non. / Considérez si c'est une femme/que celle qui a perdu son nom et ses cheveux/et jusqu'à la force de se souvenir, / Les yeux vides et le sein froid/Comme une grenouille en hiver* »<sup>40</sup>. La poésie reproduit la structure dont nous avons parlé précédemment : les destinataires du livre n'ont pas d'autre expérience que celle d'une société qui assure un bien-être minimal, alors que le locuteur a l'expérience de la privation radicale. La difficulté, pour les lecteurs, est de comprendre le sens des mots quand ils se rapportent à un contexte social qui n'est pas le leur. Mais ce que le texte liminaire rappelle aussi c'est que la signification des mots est déterminée à la fois par le jeu des oppositions sémantiques à l'intérieur de la langue et par l'environnement culturel qui sert de référence au système linguistique.

Il est évident que les déportés sont des hommes puisque le nom *homme* tire son sens de son opposition avec des termes tels que *animal, divinité, héros* etc. Mais la signification du mot est également liée aux conditions particulières d'une culture. Comme le rappelle la poésie de Levi, être homme, c'est jouir d'un foyer, c'est avoir des affections, c'est bénéficier de la sécurité et de la nourriture. Comment expliquer le paradoxe d'un homme dénué des attributs essentiels de l'humanité, tel est le sens de la question

40. « *Voi che vivete sicuri/Nelle vostre tiepide case, / Voi che trovate tornando a sera/Il cibo caldo e visi amici : / Considerate se questo è un uomo/Che lavora nel fango/Che non conosce la pace/che lotta per mezzo pane/Che muore per un sí o per un no. / Considerate se questa è una donna, / Senza capelli e senza nome/Senza più forza di ricordare/Vuoti gli occhi e freddo il grembo/Come una rana d'inverno. (...)*» La poésie se trouve aussi dans *Ad ora incerta*, cit., p. 17. Elle porte la date du 10 janvier 1946 et elle a pour titre *Shemà* (Écoutez).

qui est posée par Levi. D'une part la contradiction met en évidence l'intention de l'entreprise totalitaire – retirer leur humanité à un groupe d'hommes – d'autre part elle pose une question sur l'essence de l'homme : peut-on être homme en dehors d'une culture, c'est-à-dire en dehors de conditions sociales et affectives données ? L'interrogation n'implique pas de réponse a priori et c'est en ce sens qu'elle n'est pas rhétorique.

Le livre de Levi sur la déportation est aussi un texte de philosophie bien que la langue utilisée ne soit pas la langue abstraite des essayistes. Primo Levi n'analyse pas le mot homme. Simplement il *décrit* avec les mots les plus justes qu'il puisse trouver comment vivent ceux auxquels on a tout pris : les objets personnels, la sécurité, la liberté, la parole, les amitiés etc. La description n'est jamais déduite ni de postulats, ni d'affirmations utilisées antérieurement : elle est toujours soumise à son objet. La langue de Levi est une langue qui se plie et se subordonne aux images qu'a conservées la mémoire. Quoique l'auteur n'infère rien de sa propre narration, l'accumulation des cas particuliers qu'il présente et la description attentive qu'il fait des individus produit cependant de la connaissance. Cette connaissance, on peut la dire *par approximation* : l'extrême privation, parce qu'elle retire à l'individu la totalité ou la presque totalité des traits distinctifs qui sont communément associés à l'humanité aboutit à une condition qu'on ne peut plus nommer si ce n'est en allant à la frontière des mots, à cet endroit où leur signification devient fragile. La réticence impliquée par la formule *si c'est un homme* indique bien qu'au-delà de certaines limites le sens des mots n'est plus certain<sup>41</sup>. L'autre leçon est qu'il n'y a pas de généralisation possible et que, dans des conditions identiques, les individus conservent à des degrés divers un ou plusieurs des traits distinctifs que la culture associe au mot *homme*<sup>42</sup>. La conséquence de cette observation est que l'humanité *au sens plein* ne peut être atteinte – différemment en fonction des individualités – que dans le cadre d'une culture<sup>43</sup> et qu'on ne peut

41. La question morale est posée en même temps qu'est mise en doute la signification des mots : comment justifier qu'un homme soit placé dans des conditions telles qu'on doute de pouvoir l'appeler un *homme* ?

42. Il ne serait, bien sûr, pas possible de nommer tous les traits distinctifs du mot homme. On pourrait ici, par analogie, redire ce qu'écrit Wittgenstein à propos du mot *jeu* (*Investigations philosophiques*, 66). D'ailleurs pour Levi, il est clair qu'on peut être plus ou moins homme selon qu'on manifeste un nombre plus ou moins grand des qualités qui appartiennent à l'homme. Ce qui revient à dire que chacun – dans des conditions extrêmes ou non – peut parfaire sa propre humanité.

43. Parmi les valeurs productrices d'humanité, Levi cite très souvent le travail, la dignité professionnelle, les amitiés fondées sur l'estime.

pas porter de jugement sur l'homme privé de tout, sur l'homme réduit à la condition de pure douleur parce que cette condition est à la limite des mots.

Jusqu'où peut-on étendre la signification du mot *homme* ? C'est à cette question que Levi veut répondre à partir de son expérience particulière. Pour autant il n'abstrait pas le mot des usages sanctionnés par la pratique de la langue et enregistrés par le dictionnaire. Car il l'utilise toujours dans son sens le plus immédiat. Être homme, c'est avoir un métier, c'est avoir une famille, c'est parler avec d'autres hommes etc. Comment nommer alors cette condition d'être homme sans travail, sans famille, sans possibilité de parler une langue commune avec les autres etc. ? Comment nommer l'homme privé de tous les éléments qui définissent l'humanité ? C'est par la reconnaissance de la limite des mots<sup>44</sup> (et non par une extension de leur sens) que Levi donne au lecteur un surcroît de savoir, c'est-à-dire une meilleure conscience de la fragilité des notions sur lesquelles s'appuie la connaissance qu'on a de soi. C'est peut-être parce que Levi a appris à respecter les visages et les individualités qu'il a aussi appris à respecter la physionomie des mots. La langue de Levi, soucieuse de définitions et de contours, respectueuse des usages qui ont peu à peu fait les mots, plus attentive à la description qu'à la déduction précipitée est l'inverse symétrique de la langue totalitaire qui procède par généralités, par catégories étendues ou restreintes en fonction des besoins, par un arrachement des mots à l'usage. Levi n'a pas la langue de celui qui connaît et qui décrète. Il sait que l'instrument dont il use n'est probablement jamais exact, qu'il y a toujours du malentendu entre le locuteur et celui qui l'entend, et que, pour bien utiliser un instrument imparfait, il faut en savoir les défauts. Cet usage juste de la langue, qui prend soin de ne jamais la défigurer, produit une écriture non idéologique et « vérifiable » parce qu'elle distingue entre l'emploi du mot juste et les indications de sens par approximation. Levi a une écriture tout à la fois classique et minimaliste. Il sait que la langue est un système. Mais comme il a quelque méfiance à l'égard des systèmes il contraint son écriture à la description des choses particulières auxquelles il essaie de rendre ce qu'il leur doit : à savoir le mot juste.

**Claude IMBERTY**

---

44. Par la reconnaissance donc de la définition des mots.